

LA DEMANDE DANS LA PENSÉE CLASSIQUE

Gérard DUMÉNIL and Dominique LÉVY
MODEM-CNRS and CEPREMAP-CNRS

Version: February 11, 1999. Cette étude a été réalisée pour la journée d'étude du groupe de recherche du CNRS, "Dynamique et Production", sur le thème "La demande en théorie classique et néo-ricardienne", Université de Paris X, Nanterre, 1er Décembre 1989.

*Address all mail to : CEPREMAP, 142 rue du Chevaleret, 75013 Paris, France.
Tel : 33 1 40 77 84 13, Fax : 33 1 44 24 38 57
E-mail : dominique.levy@cepremap.cnrs.fr, gerard.dumenil@u-paris10.fr*

RÉSUMÉ

LA DEMANDE DANS LA PENSÉE CLASSIQUE

Le but de cette étude est de préciser le rôle joué par la demande dans la théorie classique et néo-ricardienne. Dans la formulation la plus simple de la théorie des prix de production, ces prix sont déclarés indépendants de la demande et le modèle classique est généralement présenté comme un modèle d'accumulation (par opposition à un modèle de demande). Ceci laisse penser que la demande ne joue pas de rôle dans la théorie classique. En fait, dans un équilibre de long terme classique, les prix sont fonction de la demande dès qu'on traite des ressources naturelles et des productions jointes. Mais c'est surtout dans l'étude du déséquilibre que la demande est cruciale. Ceci est vrai de l'analyse de la formation des prix de production (des proportions) dont les fonctions de demande sont un élément nécessaire, mais l'est également de la détermination du niveau général d'activité (de la dimension). L'accumulation stricte du surplus et l'utilisation normale des capacités productives sont des phénomènes d'équilibre, des résultats. Dans le déséquilibre, l'existence de la monnaie rend à la demande son autonomie. Pourtant des mécanismes existent susceptibles de renvoyer, sous certaines conditions, l'économie vers un équilibre de long terme où la demande ne semble plus jouer de rôle.

ABSTRACT

DEMAND IN CLASSICAL THEORY

This study seeks to clarify the role of demand in classical and Neo-Ricardian theory. It has been generally alleged that demand plays no role in classical analysis because of the way the theory explains the foundation of prices of production, and because the classical model is presented as a model of accumulation (as opposed to a demand model). We claim, however, that prices depend on demand in classical long-term equilibrium when natural resources or joint production are taken into consideration. We also contend that in disequilibrium analysis the role of demand takes on even greater significance. Whether discussing the formation of prices of production (a level of analysis we refer to as "determination of proportions"), or when considering the general level of macroeconomic activity (a question of "dimension"), demand serves as an indispensable component in the analysis. The strict accumulation of the surplus and the normal use of productive capacities hold only in equilibrium, and are *ex post* phenomena. Within disequilibrium, the existence of money stocks allows for the autonomous determination of demand. However, mechanisms exist which are able, under certain conditions, to push the economy toward an equilibrium in which the role of demand is apparently superceded.

MOTS CLEFS : Demande, Classique, Néo-Ricardien, Dynamique, Déséquilibre.
KEYWORDS : Demand, Classics, Neoricadian, Dynamics, Disequilibrium.

J.E.L. Nomenclature : 020.

INTRODUCTION

Il y a quelqu'ambiguïté à se référer de nos jours à la pensée *classique*. Si l'on exclut les *néo-classiques* et les *nouveaux classiques*, le terme renvoie à une grande époque du développement de la pensée économique, dont les deux figures dominantes sont celles d'Adam Smith et de David Ricardo. Plus récemment, certains aspects de la pensée ricardienne, concernant la théorie des prix, ont été remis à l'ordre du jour sous l'étiquette de *théorie néo-ricardienne*, puisque le terme néo-classique n'était plus disponible. Dans cette restauration l'œuvre de Piero Sraffa (P. Sraffa, *Production of Commodities by Means of Commodities, Prelude to a Critique of Political Economy*, Cambridge: Cambridge University Press, 1960) joua un rôle important.

Dans cette étude, le terme classique est pris au sens large. En ce qui concerne les pères fondateurs, il englobe Smith et Ricardo et étend, abusivement à certains points de vue, la dénomination à Karl Marx.¹ Pour ce qui est de la théorie moderne, le terme inclut la pensée néo-ricardienne et certains aspects de la théorie marxiste (théorie de la valeur et des prix de production, relation profit-salaire).

Une lecture étroite des classiques a laissé penser à certains économistes que la demande ne jouait pas de rôle dans leurs analyses : Smith, Ricardo et Marx définissent les prix de production (ou prix naturels) indépendamment des quantités, et Sraffa fait abstraction de la demande.

Cette idée que la demande ne jouait pas de rôle dans la pensée classique a été utilisée afin de contraster l'analyse classique et le modèle néo-classique d'équilibre général walrasien. Cette opposition n'est pas sans fondement, mais l'exclusion pure et simple de la demande de la théorie classique serait tout à fait abusive, comme on va s'attacher à le montrer ci-dessous. *Plus précisément, le but de cette étude est de mettre en évidence le rôle spécifique de la demande dans l'analyse classique.*

Une première grille de lecture dans cette investigation est la distinction entre *équilibre* et *dynamique*. Par dynamique, nous entendons les processus susceptibles de faire converger l'économie vers un équilibre ou de la maintenir dans son voisinage. Par exemple dans la théorie des prix de production, la définition des prix de production comme garantissant l'uniformité des taux de profit appartient à la théorie de l'équilibre, celle de la "formation" de ces prix dans la concurrence relève de la dynamique.

Sur cette première grille de lecture traditionnelle, on peut en superposer une seconde. Dans l'étude des équilibres et surtout des processus dynamiques, nous distinguons les phénomènes de *proportions* et de *dimension*. Par "proportions", nous entendons les valeurs relatives des variables, comme, par exemple, les prix relatifs ou les valeurs relatives des capitaux investis dans les différentes branches. Par "dimension", nous faisons référence au niveau général d'activité ou des prix dans l'économie. Cette dernière notion a évidemment à voir avec la macro-économie, bien que la distinction *proportions-dimension* ne renvoie pas rigoureusement à l'opposition *micro-macro*, car les phénomènes de proportions et de dimension devraient, les uns comme les autres, être fondés sur une description des comportements des agents (individus ou institutions). Le rôle de la demande ne s'analyse pas de la même manière du point de vue des proportions et de la dimension.

1. D'un autre point de vue, cette conception peut être jugée restrictive puisqu'elle exclut nombreux penseurs qui peuvent prétendre à l'étiquette.

Les trois dernières parties de cette étude s'organisent selon ces distinctions : Equilibre (partie 2), Proportions (partie 3) et Dimension (partie 4). Dans les trois cas, il s'agit évidemment de la demande. Quant à la première partie, elle introduit brièvement la place accordée par les classiques à la demande dans l'étude de l'équilibre et du déséquilibre, ainsi que la distinction des différents termes que suggèrent leurs analyses (très court terme, court terme, long terme et très long terme).

1 - ÉQUILIBRE ET DESÉQUILIBRE DANS LES DIFFÉRENTS TERMES

Dans cette partie, on rappelle en premier lieu comment la pensée classique fait abstraction de la demande dans la définition de l'équilibre (section 1.1). On montre ensuite le rôle central joué par la demande dans le traitement du déséquilibre (section 1.2). Enfin, la dernière section est consacrée à la distinction des quatre termes. Cette distinction permet de réarticuler les "chapitres" souvent disjoints qui constituent la théorie classique. Elle est importante dans l'étude de la demande car son rôle est tout à fait différent dans ces quatre termes.

1.1 L'ÉQUILIBRE SANS LA DEMANDE

On trouve chez les classiques une conception originale de l'équilibre comme équilibre de long terme avec taux de profit uniformes, obtenu par la mobilité des capitaux. On peut étudier les prix d'équilibre en faisant abstraction de la demande. Cette conception est distincte de la vision walrasienne de l'équilibre qui privilégie l'équilibre de court terme obtenu par la détermination de prix apurant les marchés.

Nous entendons par équilibre de long terme, un équilibre qui ne peut être atteint à partir d'une situation initiale quelconque, que par mobilité du capital. A l'inverse, un équilibre de court terme peut être atteint pour des dotations de capitaux données.

La notion de prix naturels ou prix de production est au cœur de la théorie classique de l'équilibre de long terme. La théorie pure de ces prix fait généralement abstraction de la demande. Les prix de production ne sont fonction que de la technique et de la répartition.

Le formalisme le plus courant est un formalisme linéaire, donc à rendement constant, avec plusieurs types d'intrants circulants et un type de travail. On suppose, plus ou moins explicitement, que les capitaux sont alloués correctement entre les différentes branches et que les quantités produites sont adéquates (c'est-à-dire que l'offre est égale à la demande).

Du point de vue du niveau général d'activité, le modèle classique est souvent présenté, non sans raison, comme un modèle d'*accumulation* (par opposition à un modèle de demande). Un profit est dégagé à chaque période et est dépensé soit en consommation des capitalistes, soit en accumulation (des éléments du capital circulant et fixe). Dans cette problématique à la Jean Baptiste Say, le problème de la demande globale est esquivé, ou, si l'on préfère, réglé simplement par l'hypothèse de la dépense totale et immédiate des revenus. Même Marx adopte fréquemment ce point de vue lorsqu'il ne traite pas de la

crise. Cette même représentation est à la base la vision historique de Smith et Ricardo, ainsi que des modèles de croissance néo-ricardiens (ou néo-cambridgiens).

Ces premiers rappels nous confrontent déjà à la distinction introduite plus haut des proportions et de la dimension. La théorie des prix de production concerne les proportions. Le problème est celui de la détermination de prix *relatifs* garantissant l'égale rémunération des capitaux dans leurs différents emplois. La question du niveau général des prix n'est pas traitée ou l'est artificiellement par le choix d'un numéraire. Les quantités de capitaux sont supposées adéquates, mais il ne s'agit pas du montant absolu de ces capitaux, mais de leur valeurs relatives—leurs “proportions” entre les différentes branches. Il en est de même des niveaux d'activité des branches. Bien que, dans la théorie standard des prix de production, ces quantités soient ignorées ou supposées équilibrées, la prévalence des prix de production est soumise à l'ajustement des valeurs relatives de ces variables.

La séparation chez les classiques de la théorie de l'accumulation de celle des prix de production, montre bien que le distinction *proportions-dimension* est implicitement au cœur de leur problématique. Lorsqu'ils traitent de l'une ils font abstraction de l'autre, ou, ce qui est équivalent, considèrent que les problèmes qui lui sont afférents sont réglés. Il s'agit là de deux “chapitres” distincts de leurs analyses.

1.2 LA DEMANDE DANS LE DÉSÉQUILIBRE

Ce serait réduire très abusivement la portée de la pensée des classiques que de limiter leur champ d'investigation aux phénomènes qu'on vient de rappeler. Le déséquilibre est également très présent dans leur analyse.

Dans l'œuvre de Marx, des relations—d'équilibre—qui font abstraction de l'offre et de la demande, sont souvent présentées comme des “lois immanentes” et distinguées de mécanismes concurrentiels—de déséquilibre—dans lesquels offre et demande sont pris en considération. Ces mécanismes sont décrits comme des processus opératoires des lois immanentes :

La libre concurrence impose aux capitalistes les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes.²

Au cœur de la problématique classique se trouve une conception originale et prometteuse du déséquilibre. Dans cette analyse le rôle de la demande est crucial. Ceci est vrai aussi bien des phénomènes de proportions que de dimension.

Dans la pensée moderne, les deux restaurations, celles de l'équilibre et de la dynamique classiques, sont intervenues à vingt ans d'intervalle dans la théorie formalisée des prix de production d'une part, et celle de la dynamique classique d'autre part, qui eut en premier lieu à voir avec les phénomènes de proportions (la formation des prix de production dans la concurrence).³ Le second volet de la dynamique classique, l'étude de la stabilité en

2. K. Marx, *Le Capital, Livre I, Tome 1*, Paris : Éditions sociales, 1867, Tome 1, ch. X-V, p. 265.

3. Avant 1983, l'étude de Nikaïdo (H. Nikaïdo, *Refutation of the Dynamic Equalization of Profit Rates in Marx's Scheme of Reproduction*, Department of Economics, University of Southern California, 1977, publiée en H. Nikaïdo, “Marx on Competition”, *Zeitschrift für Nationalökonomie*, XLIII (1983) p. 337-362), avait contribué à asseoir la thèse selon laquelle le processus classique ne fonctionnait qu'à des conditions restrictives. En France des idées similaires prévalaient (cf. C. Benetti, “La question de la gravitation des prix de marché dans *La Richesse des Nations*”, *Cahiers*

dimension (le cycle industriel qui rompt l'accumulation), est encore moins avancé.⁴

En ce qui concerne les proportions, les classiques analysent la formation des prix de production dans la concurrence comme un phénomène de déséquilibre. Les capitalistes déplacent leurs capitaux réagissant à l'observation de l'inégalité des taux de profit. Les comportements sont décrits en termes d'ajustement au déséquilibre. Cette théorie de la formation des prix de production fait appel à la demande.

La formation des prix de production (la convergence des prix de marché vers les prix de production), la gravitation des prix de marché autour de ces prix, sont des phénomènes de stabilité. Cette théorie doit être abordée à l'aide des outils mathématiques modernes qui permettent d'étudier la stabilité d'un équilibre.

En ce qui concerne la dimension de l'économie, on a rappelé que les classiques se réfèrent à un modèle d'accumulation. Cependant, on sait que Marx consacra de nombreux développements—non ordonnés d'ailleurs—au problème de la crise, c'est-à-dire à une rupture soudaine du niveau général d'activité. De façon plus discrète, il en est de même de Ricardo. Dans cette analyse de la crise, le revenu n'est pas nécessairement dépensé et l'utilisation des capacités de production n'est pas forcément complète (ou normale) : la *loi de Say* est brisée et la demande globale devient un concept central. Nous nous trouvons donc confrontés à nouveau à la distinction de divers “chapitres” dans l'analyse classique, où les phénomènes d'équilibre (le sentier d'accumulation) sont traités séparément des phénomènes de déséquilibre et de stabilité (la crise).

d'économie politique, VI (1981) p. 9-31 et J. Cartelier, “Marchandise homothétique, capital financier et loi de Say : de la convergence des prix de marché vers les prix naturels”, *Cahiers d'économie politique*, p. 33-52). En 1983, nous présentâmes un premier modèle démontrant la thèse opposée (G. Duménil, D. Lévy, “La concurrence capitaliste : un processus dynamique”, in J.P. Fitoussi, P.A. Muet (eds.), *Macrodynamique et déséquilibres*, Paris : Économica, 1987, p. 127-154). La table ronde de la RCP du CNRS “Systèmes de prix de production” qui se tint à Nanterre en 1984 permit la réalisation d'un grand pas en avant. Un ensemble de modèles devinrent disponibles et furent publiés et développés dans les années qui suivirent : R. Arena, C. Froeschle, D. Torre, “Gravitation et reproductibilité : Un point de vue classique”, in C. Bidard (ed.), *La Gravitation*, Université de Paris X-Nanterre : Cahiers de la R.C.P. “Systèmes de prix de production” (C.N.R.S.) 1984 et “Formation des prix et équilibre classique, Un examen préliminaire”, *Revue économique*, XXXIX (1988) p. 1097-1117, L. Boggio, “Convergence to Production Prices Under Alternative Disequilibrium Assumptions”, in C. Bidard (ed.), *La Gravitation*, Université de Paris X-Nanterre : Cahiers de la R.C.P. “Systèmes de prix de production” (C.N.R.S.) 1984, “On the Stability of Production Prices”, *Metroeconomica*, XXXVII (1985) p. 241-267 et “Stability of Production Prices in a Model of General Interdependence”, in W. Semmler (ed.), *Competition, Instability, and Nonlinear Cycles*, Berlin : Springer Verlag, 1986, P. Flaschel, W. Semmler, “Classical and Neoclassical Competitive Adjustment Processes”, *The Manchester School*, LV (1987) p. 13-37, R. Franke, *Production Prices and Dynamical Processes of the Gravitation of Market Prices*, Frankfurt am Main : Peter Lang, 1987, ainsi que notre contribution désormais disponible dans G. Duménil, D. Lévy, “The Dynamics of Competition : A Restoration of the Classical Analysis”, *Cambridge Journal of Economics*, XI (1987) p. 133-164. Depuis cette date nous avons continué à développer ces modèles dans diverses directions : G. Duménil, D. Lévy, “Micro Adjustment Toward Long-Term Equilibrium”, *Journal of Economic Theory*, LIII (1991) p. 369-395 et G. Duménil, D. Lévy, “The Analytics of the Competitive Process in a Fixed Capital Environment”, *The Manchester School*, LVII (1989) p. 34-57, notamment.

4. Cf. G. Duménil, D. Lévy, “The Macroeconomics of Disequilibrium”, *Journal of Economic Behavior and Organization*, VIII (1987) p. 377-395, “Équilibre de long terme, déséquilibre stationnaire et crise”, *Revue économique*, XXXVIII (1987) p. 949-993, et “The Classical Legacy and Beyond”, *Structural Change and Economic Dynamics*, II (1991) p. 37-67, D. Foley, “Stabilization Policy in a Nonlinear Business Cycle Model”, in W. Semmler (ed.), *Competition, Instability, and Nonlinear Cycles*, Berlin : Springer Verlag, 1986 et W. Semmler, “On a Microdynamics of a Nonlinear Macrocycle Model”, in W. Semmler (ed.), *Competition, Instability, and Nonlinear Cycles*, Berlin : Springer Verlag, 1986, p. 170-199.

1.3 LES QUATRE TERMES

On a affirmé à la section précédente que le rôle conféré à la demande dans l'analyse classique est très différent lorsqu'il s'agit de l'équilibre ou du déséquilibre. Mais cette distinction n'a de sens que si l'équilibre lui-même est défini sans ambiguïté.

La problématique originelle des classiques est beaucoup plus riche que ne le laisse entendre la seule la référence à l'équilibre de long terme. Un cadre beaucoup plus vaste est nécessaire pour englober les divers aspects de leur pensée. Nous y distinguons quatre "termes" :

1. *Le très court terme.* Dans le très court terme toutes les variables sont en déséquilibre : prix (prix de marché) et quantités. Le signe de reconnaissance du très court terme est la présence de stocks involontaires, c'est-à-dire le déséquilibre de l'offre et de la demande. Le problème fondamental de la "main invisible", c'est-à-dire celui de la capacité d'une économie où les décisions sont prises de manière décentralisée à fonctionner de manière ordonnée, doit se formaliser dans ce cadre où le déséquilibre est complet.
2. *Le court terme.* Dans le court terme, que seul Ricardo décrit explicitement, l'offre est ajustée à la demande par l'adaptation des quantités produites. Dans ce contexte la variable centrale est le taux d'utilisation du capital fixe. Il n'y a plus de stocks involontaires comme dans le très court terme, mais les taux d'utilisation du capital n'ont pas rejoint leurs valeurs normales (ou optimales).
3. *Le long terme.* Dans le long terme, les capitaux sont déplacés et l'équilibre avec prix de production, utilisation normale du capital et absence de stocks involontaires est réalisé (en proportions et dimension). C'est le point de vue adopté par les formalismes de prix de production qui supposent ces équilibrages réalisés.
4. *Le très long terme ou les tendances historiques.* Dans les trois cas précédents, la répartition et la technique étaient supposées constantes. Les classiques relachent cette hypothèse lorsqu'ils considèrent les tendances historiques du mode de production capitaliste (dont la plus fameuse est, chez les trois auteurs, la baisse tendancielle du taux de profit). A l'inverse, dans l'étude de ces tendances, ils supposent que l'équilibre de long terme est réalisé (en proportions et dimension).

Encore une fois, le problème de la demande se pose de manière différente dans ces quatre cas. Dans la description des tendances historiques, on peut faire abstraction de la demande. Dans l'étude de l'équilibre de long terme, la théorie pure (et simple) des prix de production en fait également abstraction. La demande joue à l'inverse un rôle primordial dans la formation de cet équilibre (sa stabilité). La demande est au cœur de l'étude du court terme (de la crise, du cycle industriel) et du très court terme.

Cette autonomie relative des divers termes dans la théorie économique permet à beaucoup de néo-ricardiens de se réclamer de Keynes—une combinaison paradoxale quand on sait comment Keynes lui-même traitait Ricardo

Cette distinction des quatre termes n'est pas commune dans la littérature économique. On la trouve ni chez les keynésiens, ni chez les néo-classiques.

Chez les keynésiens qui tentent d'étudier le très long terme ou les tendances historiques, on parvient à des notions telles qu'une insuffisance de la demande de long terme (*cf.*, par exemple, E.J. Nell, *Demand Scarcity and Supply Shortage in Capitalism and Socialism*, New School for Social Research, New York, 1989). En France, la théorie de la

Régulation utilise des concepts similaires dans la synthèse qu'elle tente entre les visions marxiste et keynésienne (*cf.* R. Boyer, *La théorie de la Régulation : une analyse critique*, Paris : AGALMA-La Découverte, 1986). Dans cette analyse, la demande joue un rôle central dans la caractérisation des grandes étapes historiques du capitalisme (accumulation extensive sans consommation de masse entre les deux guerres, puis avec consommation de masse après la seconde guerre mondiale), c'est-à-dire que la demande demeure, pour les régulationnistes, au cœur de la problématique des *tendances historiques* (une critique de cette analyse est développée dans G. Duménil, D. Lévy, "Les Régulationnistes pouvaient-ils apprendre davantage des classiques ? : Une analyse critique de quatre modèles", *Économie et Sociétés* (Série *Théorie de la régulation*), VI (1993) p. 117-155).

Dans la théorie néo-classique, le très court terme est analysé comme un processus fictif, le tâtonnement walrasien. Le salaire est traité comme tout autre prix, et les prix sont déterminés dans le court terme (à l'inverse de la démarche classique).

Dans cette étude, le marché du travail ne sera jamais analysé, et on supposera le travail disponible, et le salaire déterminé.

2 - L'ÉQUILIBRE CLASSIQUE DE LONG TERME

On a soutenu dans la première partie que la théorie des prix de production pouvait être développée abstraction faite de la demande et des quantités produites. L'idée que les prix de production ne dépendent pas des quantités n'est, certes, pas vide de sens. Mais il ne s'agit là que d'une première approximation qui n'est plus vérifiée dès qu'on élabore le modèle de base, par exemple si l'on intègre les problèmes de rendement ou de production jointes. L'existence de rendements variables crée une dépendance des prix vis-à-vis de la demande. La première section ci-dessous est consacrée au problème des rendements chez les classiques et la seconde aux productions jointes dans les formalismes néo-ricardiens. Dans la troisième section, on traite de l'analyse de Sraffa afin de rappeler comment il définit la spécificité de l'équilibre classique.

2.1 LE PROBLÈME DES RENDEMENTS CHEZ LES CLASSIQUES

On va considérer tour à tour les ressources naturelles (la rente), la question des rendements telle qu'elle se pose abstraction faite des ressources naturelles et les problèmes relatifs aux rendements dans le court terme.

2.1.1 La rente

Dans la pensée classique le problème des quantités produites et des rendements n'est pas ignoré. Il est à l'origine d'un chapitre, celui de la rente. On sait que l'emploi de ressources naturelles appropriables dans la production crée une dépendance entre les procédés de production dans lesquels entrent ces ressources naturelles et les quantités produites. De ce fait, par l'intermédiaire de la technique, les prix de production dépendent des quantités produites et donc de la demande.

Les classiques ont consacré une partie importante de leur analyse à cette théorie de la rente qu'ils développent indépendamment de la théorie des prix de production. Ricardo règle la question de la rente avant d'aborder les prix de production. Dans le chapitre consacré aux prix de production, les quantités sont supposées données, et Ricardo ne considère que les conditions de production sur la terre qui ne produit pas de rente (c'est-à-dire, la terre "marginale"). Marx, conformément à sa méthode générale, fait d'abord abstraction des ressources naturelles et développe la théorie pure des prix de production. Ce n'est qu'ensuite qu'il considère l'existence de ressources naturelles et le lien ainsi créé entre prix et demande.

2.1.2 *Les rendements décroissants abstraction faite des ressources naturelles*

Si l'on écarte ce problème des ressources naturelles, les trois auteurs font implicitement l'hypothèse de *rendements constants*. Cette hypothèse doit être reliée au cadre général de l'analyse des prix de production : l'équilibre de long terme avec mobilité des capitaux. Dans ce contexte du long terme, l'hypothèse de rendements constants exprime le fait que le nombre d'unités de production peut être multiplié.

Cette vision classique n'est pas incompatible avec l'idée centrale dans la théorie néo-classique de la firme, de rendements variables. Cependant, il ne faut pas confondre la variabilité des rendements vis-à-vis des seuls intrants circulants, à stock donné de capital fixe, et les rendements vis-à-vis de tous les intrants, circulants et fixes. Le premier problème relève de la théorie du court terme, et le second de celle du long terme (décision d'investissement).

Dans la construction d'une usine de montage automobile, par exemple, un premier choix (de long terme) a trait au nombre de chaînes. Dans cette décision, le rendement peut être considéré comme constant. Un second problème est celui de la taille optimale ou du nombre optimal de travailleurs sur une chaîne. Dans ce second cas, la variabilité des rendements est vraisemblable. Si l'on augmente progressivement le nombre de travailleurs occupés sur une chaîne, les rendements iront d'abord croissant, puis décroître. Le nombre optimal de travailleurs dépend en premier lieu de la technique, mais également des prix et salaires. Si la demande d'automobiles change dans le long terme (sans progrès technique, ni changement de prix ou salaire), l'offre sera adaptée par modification du nombre de chaînes, et non par celle du nombre de travailleurs par chaîne. La technique utilisée ne dépendra pas de la demande.

2.1.3 *Les rendements dans le court terme*

En poursuivant l'exemple de la chaîne de montage introduit ci-dessus, on comprend aisément que si la demande change momentanément, l'ajustement de l'offre peut être réalisée par la modification du nombre de travailleurs par chaîne ou en changeant sa durée d'utilisation. La technique est donc sensible à la demande. Il s'agit là des fluctuations de court terme, et les prix deviennent des prix de production.⁵

5. Afin de formaliser les variations de la technique dues au changement du niveau d'activité, le plus simple est d'introduire la variable u , le taux d'utilisation du capital, dans les équations des prix de production et de supposer qu'il existe des rendements constants par rapport aux seuls intrants circulants (avec la contrainte $0 \leq u \leq 1$).

2.2 LES MODÈLES NÉO-RICARDIENS

On va considérer tour à tour les formalismes de productions simple et jointe.

2.2.1 *Production simple*

S'il n'existe pas de ressources non-reproductibles dans l'économie et si les rendements sont constants, on débouche sur le formalisme d'usage courant dans lequel la technique est représentée par une matrice d'intrants et un vecteur de travaux, susceptibles d'être multipliés par des niveaux d'activité (cf. G. Abraham-Frois, E. Berrebi, *Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation*, Paris : Économica, 1976). De l'adoption de ce formalisme, il résulte que les prix ne dépendent pas des quantités.

Ce formalisme simple et commode est un outil de travail utile qui permet de discuter de nombreux problèmes de manière efficace. Cependant, les propriétés particulières de ce formalisme ne doivent pas être confondues avec les principes fondamentaux.

2.2.2 *Production jointe*

Du fait des difficultés rencontrées dans le traitement de la production jointe dans les formalismes sraffaiens (voir, notamment, C. Bidard, *La production jointe, Nouveaux débats*, Paris : Économica, 1984), les modèles de production jointe tendent à adopter un point de vue d'équilibre général⁶ dans lequel la demande est partie prenante (comme dans les modèles de J. von Neumann, "A Model of General Economic Equilibrium", *The Review of Economic Studies*, XIII (1938) p. 1-9 et M. Morishima, *Equilibrium, Stability, and Growth*, Oxford : Clarendon Press, 1964) :

$$\begin{array}{c} \text{Ensemble des techniques} \\ \text{de production} \end{array} + \begin{array}{c} \text{Fonctions} \\ \text{de demande} \end{array} + \begin{array}{c} \text{Taux de salaire} \\ \text{ou de profit} \end{array} \rightarrow \begin{array}{c} \text{Quantités et prix} \\ \text{d'équilibre} \end{array}$$

Comme dans tous les modèles d'équilibre général, les prix et les quantités sont déterminées simultanément. Malgré la similitude structurelle, cet équilibre général est bien différent de l'équilibre néo-classique, puisqu'il s'agit d'un équilibre de long terme avec taux de profit uniformes.

2.3 LE PROJET DE SRAFFA

Sraffa n'a pas écrit dans son livre (P. Sraffa, *Production of Commodities by Means of Commodities, Prelude to a Critique of Political Economy*, Cambridge : Cambridge University Press, 1960) que les prix ne dépendaient pas des quantités. A l'inverse, ce qu'il cherche à montrer, c'est que la simple connaissance des quantités utilisées dans la production et des quantités produites, complétée par la donnée d'une variable de répartition, permet la

6. Cf. C. Bidard, R. Franke, "On the Existence of Long-Term Equilibria in the Two-Class Pasinetti-Morishima Model", *Ricerche Economiche*, XLI (1987) p. 3-21, R. Franke, "Some Problems Concerning the Notion of Cost-Minimizing Systems in the Framework of Joint Production", *The Manchester School*, LIV (1986) p. 298-307, N. Salvadori, "Existence of Cost-Minimizing Systems within the Sraffa Framework", *Zeitschrift für Nationalökonomie*, XLII (1982) p. 281-298 et "Switching in Methods of Production and Joint Production", *The Manchester School*, LIII (1985) p. 156-178, ainsi que B. Schefold, "The Dominant Technique in Joint Production Systems", *Cambridge Journal of Economics*, p. 97-123.

détermination des prix d'équilibre.⁷ Il prouve, de cette manière, que les prix d'équilibre peuvent être calculés sans faire référence à des grandeurs *marginales* (non observables), telles que les utilités ou les productivités marginales.

L'équilibre de long terme étudié par Sraffa est différent de l'équilibre walrasien du point de vue de la relation *prix-quantités*. Dans un équilibre walrasien, la donnée des quantités consommées productivement et des quantités produites ne détermine pas les prix. Les prix walrasiens sont reliés à des grandeurs non directement observables : les productivités marginales.⁸

En rupture avec les indications de Sraffa, l'indépendance des prix vis-à-vis des quantités (moyennes et marginales) est devenue abusivement le signe de reconnaissance d'une école qui s'oppose à la théorie néo-classique dominante. Cette conception ultra néo-ricardienne est, en fait, en recul par rapport à la pensée de Sraffa lui-même. Dans une formulation délibérément paradoxale, on pourrait même soutenir que, dans la théorie de Sraffa, les prix ne dépendent *que* des quantités observées (et d'une variable de répartition). L'indépendance des prix vis-à-vis des quantités n'est vérifiée que dans les modèles les plus simples, alors que la propriété de Sraffa est tout à fait générale (même s'il existe des rentes ou des productions jointes).

3 - LE TRAITEMENT DU DÉSÉQUILIBRE : PROPORTIONS

Dans cette partie, on discute le rôle joué par la demande dans la théorie classique de la *formation* des prix de production. Le point de vue est désormais celui du *déséquilibre* et des *proportions*. Une première section est consacrée à Smith, Ricardo et Marx, une seconde à la modélisation contemporaine de ces processus.

3.1 LA DEMANDE DANS LA FORMATION DES PRIX DE PRODUCTION

On va d'abord rappeler très brièvement l'analyse que les classiques donnèrent de la formation des prix de production. Puis on considérera plus spécifiquement le rôle joué par la demande dans cette analyse.

7. Sraffa n'affirme rien en ce qui concerne la détermination des quantités elles-mêmes, et il accepte l'idée de rendements quelconques.

8. A l'inverse, l'uniformité des taux de profit est une thèse susceptible de vérification empirique directe (cf. H. Ehrbar, M. Glick, "Profit Rate Equalization in the U.S. and Europe: An Econometric Investigation", *European Journal of Political Economy, Europäische Zeitschrift für Politischeökonomie*, Special Issue, IV (1988) p. 179-201 et "Structural Change in Profit Rate Differentials : The Post World War II U.S. Economy", *British Review of Economic Issues*, X (1988) Spring, p. 81-102), et non la théorie marginaliste.

3.1.1 *La mobilité du capital*

On trouve chez les classiques des analyses similaires de la formation des prix de production dans la concurrence (A. Smith, *The Wealth of Nations*, London : Dent and Son, 1776, ch. 7, D. Ricardo, *The Principles of Political Economy and Taxation*, London : Dent and Son, 1817, ch. 4, K. Marx, *Le Capital, Livre III, Tome 1*, Paris : Éditions sociales, 1894, ch. 10). Au cœur de ces analyses se trouve la notion de mobilité du capital guidée par les différentiels de profitabilité.

Dans cette investigation, Smith place sur un même plan terre, travail et capital. Dans la citation ci-dessous, il décrit l'effet d'une hausse de la demande d'un bien qui entraîne une augmentation de son prix, qui se manifeste nécessairement par la croissance d'une des composantes de ce prix (rente, salaire, profits) :

Si c'est la rente, l'intérêt de tous les propriétaires fonciers les poussera naturellement à préparer davantage de terres pour la culture de cette marchandise; si ce sont les salaires ou les profits, l'intérêt de tous les travailleurs et de tous les négociants les poussera rapidement à employer plus de travail et de capitaux à préparer cette marchandise et à l'apporter sur le marché.⁹.

En dépit du traitement parallèle des trois facteurs, l'idée que les capitaux sont guidés par le profit est clairement mise en avant.

Chez Ricardo et Marx, le capital est traité de façon autonome :

Avec la hausse ou la baisse des prix, les profits s'élèvent au-dessus, ou sont déprimés au-dessous de leur niveau général; et le capital est soit encouragé à entrer dans l'activité où le changement a eu lieu, ou averti de quitter cette activité. [...] Ce désir constant de la part de tous les employeurs de capitaux de quitter une activité moins profitable pour une activité plus avantageuse, crée une forte tendance à égaliser les taux de profits de tous ...¹⁰.

Mais c'est un fait que le capital abandonne une sphère à taux de profit peu élevé et se précipite sur celle qui comporte un taux de profit plus important. Par ce va-et-vient perpétuel, par la façon où il se répartit entre les différentes sphères suivant que le taux de profit baisse par-ci et augmente par-là, le capital provoque un rapport entre l'offre et la demande tel qu'il entraîne l'égalité du profit moyen dans les différentes sphères ...¹¹.

Le principe général de cette mobilité du capital d'où dérive la tendance à l'égalisation est celui de la recherche du taux de profit maximal par un processus d'*ajustement au déséquilibre* :

$$\cdots \rightarrow \begin{matrix} \text{Constatation} \\ \text{du déséquilibre} \end{matrix} \rightarrow \begin{matrix} \text{Modification} \\ \text{de comportement} \end{matrix} \rightarrow \cdots$$

Le déséquilibre constaté est le différentiel de taux de profit et la modification du comportement est le déplacement d'une masse de capital.

9. A. Smith, *The Wealth*, op. cit. note 8, ch. VII, p. 51.

10. D. Ricardo, *The Principles*, op. cit. note 8, ch. IV, p. 48.

11. K. Marx, *Le Capital, III, 1*, op. cit. note 8, Tome I, ch. X, p. 210.

3.1.2 Le rôle de la demande

La théorie de la formation des prix de production ne peut pas être séparée d'une certaine représentation de la demande, et, plus précisément, d'hypothèses concernant : 1) l'effet d'une variation des prix sur la demande et 2) l'effet de la confrontation de l'offre et de la demande sur les décisions de prix. Les capitalistes ne peuvent augmenter leurs prix sans qu'intervienne une sanction du marché. Hors de cette contrainte, la recherche du taux de profit maximal déboucherait naturellement sur la hausse pure et simple des prix. De manière symétrique, la baisse des prix a un effet positif sur la demande.

Dans la description de la formation des prix de production que donnent les trois auteurs, ces idées sont mentionnées explicitement. Smith distingue, comme de coutume, les trois composantes du prix, rente, salaire et profit :

Si, à l'inverse, la quantité apportée au marché devait être insuffisante vis-à-vis de la demande effective¹², certaines des composantes de son prix devraient monter au-dessus de leur taux naturel.¹³

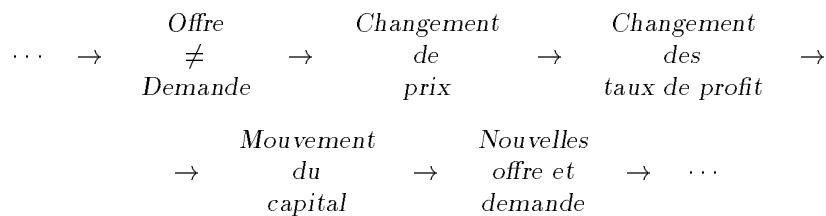
Ainsi une demande excédentaire produit, selon Smith, une hausse du prix (qui se manifeste par une hausse d'une de ses composantes). Dans le cas inverse d'un excès d'offre :

Le prix de marché tombera plus ou moins au-dessous du prix naturel, selon que la taille de l'excédent accroît plus ou moins la concurrence entre les vendeurs ...¹⁴.

Il serait tout à fait erroné de penser que Marx fait exception lorsqu'il s'agit d'apprécier le rôle de la demande dans la formation des prix de production. Marx se réfère, même, très explicitement, à l'existence de fonctions de demande à pente négative :

Ceci paraît évident pour la demande dont le mouvement se fait en sens inverse du prix ; elle augmente quand le prix baisse et inversement.¹⁵

En fait, cette prise en compte de la demande est *indispensable* à l'analyse de la formation des prix de production. La chaîne que suit le raisonnement classique peut, en effet, être représentée de la manière suivante, en commençant par le déséquilibre de l'offre et de la demande :



Comme le souligne déjà Ricardo, cette influence de l'offre et de la demande sur les prix n'est qu'un effet du déséquilibre de court terme :

C'est finalement le coût de production qui régule le prix des marchandises, et non, comme on l'a souvent affirmé, la proportion entre l'offre et la demande : la proportion entre l'offre et la demande peut, certes, pour un moment, affecter

12. Demande qui s'exprimerait si le prix était égal au prix naturel (*Effectual demand*).

13. A. Smith, *The Wealth*, *op. cit.* note 8, ch. VII, p. 51.

14. A. Smith, *ibid.*, ch. VII, p. 50.

15. K. Marx, *Le Capital*, *III*, 1, *op. cit.* note 8, Tome I, ch. X, p. 206.

la valeur de marché d'une marchandise, jusqu'à ce qu'elle soit fournie en plus ou moins grande abondance, selon que la demande a été elle-même accrue ou diminuée. Mais la durée de cet effet ne sera que temporaire.¹⁶.

3.1.3 Concurrence *intra* ou *interbranche*

L'idée d'une variation de la demande en fonction des prix est nécessaire afin de donner un fondement au comportement des capitalistes (entreprises) qui changent leurs prix face à un déséquilibre de l'offre et de la demande. Ce comportement peut renvoyer à une relation entre la demande qui s'adresse à une branche et le prix du bien. Pourtant, sa justification principale est certainement la concurrence à l'intérieur de la branche elle-même entre les différents producteurs.

Dans une situation de déséquilibre, il n'y a aucune raison pour que toutes les entreprises affichent le même prix. Les demandeurs vont être sensibles à ces écarts et tendront à acheter les produits les moins chers. Même si la demande totale qui s'adresse à une branche est parfaitement inélastique par rapport au prix, la concurrence par les prix entre les entreprises à l'intérieur de la branche peut être forte. Dans ces circonstances, l'entreprise individuelle fait face à une fonction de demande dont l'argument est son prix relatif (le rapport de son prix au prix moyen de la branche).

Dans la théorie néo-classique, la concurrence interbranche joue un rôle fondamental. Dans la théorie classique, c'est la concurrence intrabranche qui est primordiale, car l'équilibre interbranche se réalise grâce à la mobilité du capital.

3.2 LA DEMANDE DANS LES MODÈLES DE CONVERGENCE

Ceux qui veulent reproduire la démarche classique dans un formalisme mathématique, ne peuvent échapper à la modélisation de la demande. Différents niveaux d'ambition peuvent être définis de ce point de vue. On va considérer tour à tour les problèmes relatifs au caractère général du modèle (la fermeture du circuit, des revenus à la demande) et ceux concernant la représentation de la demande (par des fonctions de demande, par exemple).

3.2.1 Le caractère général du modèle

- *Un choix préliminaire a trait à la fonction de demande totale.*

Une première hypothèse simplificatrice très utile dans la théorie de la concurrence classique, consiste à supposer la loi de Say est vérifiée. Ceci résoud le problème de la dimension.¹⁷

Cette hypothèse est particulièrement commode car elle permet de créer une dichotomie complète entre les phénomènes de proportions et de dimension. Comme toutes les hypothèses de ce genre, elle ne permet de rendre compte que d'une partie du processus général.

16. D. Ricardo, *The Principles*, *op. cit.* note 8, ch. XXX, p. 260.

17. C'est ce que nous faisions, par exemple, dans notre premier modèle de 1983 (G. Duménil, D. Lévy, "La concurrence capitaliste : un processus dynamique", in J.P. Fitoussi, P.A. Muet (eds.), *Macrodynamique et déséquilibres*, Paris : Économica, 1987, p. 127-154).

Les classiques adoptent, eux-mêmes, ce point de vue dans leurs présentations originales. Dans leurs exposés de la formation des prix de production, la dimension est fixée (ils font abstraction des possibilités de crise et du cycle industriel) et la demande ne varie que du point de vue de sa distribution interbranche (en fonction des prix).¹⁸

- *Un second choix concerne la distribution de la demande entre les branches.*

Construit-on un modèle général ou non ? Le problème principal est ici celui du “bouclage” du circuit des revenus. Si, par exemple, les salaires augmentent (et les profits diminuent), la demande de biens de consommation augmente et celle de biens d’investissement diminue.

Si l’ambition est limitée, il est possible de considérer les demandes ou les pouvoirs d’achat qui s’adressent à chaque branche, comme *exogènes* (cf. C. Benetti, “La question de la gravitation des prix de marché dans *La Richesse des Nations*”, *Cahiers d’économie politique*, VI (1981) p. 9-31).

Une seconde possibilité est de déterminer la demande au niveau de chaque branche en fonction des revenus de chaque catégorie d’agents (c’est ce qui est fait dans la plupart des modèles de convergence).

3.2.2 *Les composantes de la demande*

Si la demande n’est pas considérée comme donnée, il est nécessaire d’écrire un modèle pour en rendre compte. Cependant, la modélisation de la demande ne se pose pas dans les mêmes termes pour ses différentes composantes : consommation intermédiaire, consommation finale et investissement. La question du niveau général de l’investissement ou du revenu destiné à la consommation finale sera discutée dans la dernière partie de cette étude, et on se limitera ici aux problèmes de proportions.

La modélisation de la consommation intermédiaire est étroitement liée à celle de la technique. Si les quantités produites sont déterminées et la technique donnée, la consommation pour la production se trouve également fixée. Dans un formalisme linéaire, par exemple, on déduit les intrants des niveaux d’activité et de la matrice qui décrit la technique.

En ce qui concerne la consommation finale, diverses hypothèses peuvent être envisagées. La plus simple, et la plus fréquente, consiste à adopter des proportions fixes des consommations. Il n’y a aucun inconvénient, cependant, à modéliser la consommation finale par des fonctions de demande, ou, même en amont, par des fonctions d’utilité. Ce choix ne transforme pas un équilibre classique de long terme avec prix de production, obtenu par la mobilité du capital, en équilibre walrasien de court terme.

Pour l’investissement, le principe général est clair (la mobilité du capital). Cependant, la formalisation de la répartition du capital entre différentes branches ayant des taux de profit inégaux peut poser des problèmes techniques.

Les conditions de stabilité des proportions dans les modèles de convergence dépendent *a priori* des choix effectués concernant la modélisation des différentes composantes de la demande.¹⁹

18. Le fait que l’on trouve chez Marx une théorie de la stabilité de l’équilibre de long terme a parfois été considéré comme choquant par certains marxistes. Mais il faut bien comprendre la méthode de Marx : lorsqu’il traite de la gravitation autour des prix de production, il fait abstraction de la crise et réciproquement.

19. Dans les modèles qu’on a construits, la décision de production est formalisée par une équation

3.2.3 *La forme de la concurrence*

Comme on l'a signalé dans la section précédente (*cf. 3.1.3*), la concurrence intrabranche joue un rôle primordial dans la théorie classique. De ce fait, le cadre le plus adéquat en vue la formalisation de la concurrence est celui de la concurrence monopoliste. Les entreprises d'une même branche se disputent la demande de la branche. Elles sont chacune confrontées à une fonction de demande et la variable qui apparaît dans ces fonctions est le rapport du prix d'une entreprise au prix moyen de la branche.

Dans les modèles les plus simples, on peut considérer une seule entreprise par branche et, cependant, lui prêter le même type de comportement. Cette entreprise doit, alors, être vue comme une entreprise "représentative" d'un ensemble d'entreprises identiques dont les comportements peuvent être agrégés.

4 - LE TRAITEMENT DU DÉSÉQUILIBRE : DIMENSION

Dans cette partie, on aborde le problème de la détermination de la demande globale, ou le thème de la *dimension* dans notre terminologie.²⁰ Dans une première section, on rappelle brièvement le problème des débouchés, ce qui conduit à mettre en scène Marx, Say et Ricardo. La seconde section rend compte d'une première interprétation de la démarche classique à l'aide du concept d'"utilisation conditionnelle du surplus"²¹. La troisième section est consacrée à la prise en compte de la monnaie.

4.1 LES DÉBOUCHÉS

L'opposition violente de Marx à la loi de Say est un fait bien connu. On sait également avec quelle rudesse Marx critiqua Ricardo pour son adhésion à la loi de Say vis-à-vis duquel il n'est pas plus tendre :

D'après la conception de l'insipide Say (nous reviendrons à ce piteux auteur), que Ricardo adopte (elle appartient en fait à James Mill), il ne peut y avoir de surproduction ou, du moins, d'engorgement général du marché. Cette conception repose sur la thèse que les produits s'échangent contre des produits, ou selon l'expression

d'ajustement aux stocks (si le taux de stockage est élevé, on baisse le niveau de production, et inversement). On peut montrer dans des modèles simples que, dans des conditions données de formation de la demande, si les entreprises choisissent le processus optimal d'ajustement, la stabilité en proportions est garantie.

20. Dans la littérature néo-ricardienne, peu de recherches ont été consacrées aux problèmes de la dimension. On peut cependant signaler l'article de Garegnani qui discute les questions qui font l'objet de cette partie (P. Garegnani, "Notes on Consumption, Investment and Effective Demand : I", *Cambridge Journal of Economics*, p. 335-353 et "Notes on Consumption, Investment and Effective Demand : II", *Cambridge Journal of Economics*, p. 63-82).

21. On nomme surplus, dans un modèle où tout le salaire est consommé, l'excédent du profit sur la consommation qui en dérive. D'une manière plus générale, si l'on admet qu'une fraction des salaires est épargnée, il s'agit de l'épargne totale, considérée du point de vue de la disponibilité des biens.

de Mill, qu'il y a “équilibre métaphysique entre acheteurs et vendeurs”, ce qui a conduit à l'idée que la demande est déterminée par la seule production, ou encore qu'il y a identité entre l'offre et la demande. Cette thèse, Ricardo aimait à la formuler comme suit : n'importe quelle quantité de capital peut être utilisée n'importe où de façon productive.²².

Marx interprète la loi de Say comme la négation de la possibilité des crises :

Et le phénomène le plus compliqué de la production capitaliste—la crise du marché mondial—est escamoté grâce au procédé qui consiste à nier la condition première de la production capitaliste, à savoir, la nécessité pour le produit, d'être marchandise, de prendre la forme de l'argent, et de parcourir le processus de la métamorphose.²³.

La vision de Ricardo était certainement plus nuancée que ne le suggère l'analyse de Marx. Il subordonnait la loi à certaines conditions relatives à la profitabilité du capital :

Il résulte ainsi de ces prémisses qu'il n'y a pas de limites à la demande—pas de limites à l'emploi du capital tant qu'il rapporte du profit...²⁴.

La brièveté de la dernière remarque de Ricardo ne doit pas masquer son importance. On sait que toute l'œuvre de Ricardo est pénétrée d'une inquiétude vis-à-vis de l'avenir de la profitabilité du capital. Ce souci ne traduit pas que l'appât du gain d'un homme d'affaires, mais reflète les doutes de Ricardo concernant les performances potentielles de l'économie.

Pourtant Marx, lui-même, n'hésite pas, dans certains contextes, à adhérer à la loi de Say, et bien des aspects de son analyse sont développés sous l'hypothèse d'une utilisation pleine et entière du surplus et des ressources productives (par exemple, son analyse des prix de production). On retrouve ici ce qu'on a nommé plus haut la problématique de l'accumulation. Les périodes se succèdent, et chacune lègue à la suivante ses intrants sans que cette enchaînement se trouve perturbé.

L'articulation de la théorie de la crise (rupture violente de la loi de Say) et de l'accumulation n'a jamais reçu de solution satisfaisante dans l'exposé originel de la théorie classique, ni dans ses développements néo-ricardiens. Cette lacune a laissé le champ libre à la théorie keynésienne de la demande et de l'équilibre. Ce caractère inachevé de la théorie classique nous a conduit à formuler le concept d’“utilisation conditionnelle du surplus” qu'il a fallu ensuite préciser par l'intégration des phénomènes monétaires, et articuler à la notion classique de “contrainte de capital”.

4.2 L'UTILISATION CONDITIONNELLE DU SURPLUS

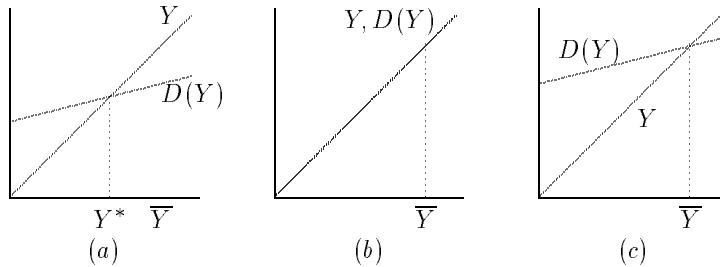
On va d'abord contraster, ci-dessous, la thèse des débouchés et la théorie de la demande keynésienne, et suggérer une approche alternative. On précisera ensuite la notion d'utilisation conditionnelle du surplus. Enfin, on introduira brièvement le problème de la stabilité en dimension.

22. K. Marx, *Théories de la plus-value*, Paris : La Pléiade, Gallimard, 1862, Tome II, p. 460.

23. K. Marx, *ibid.*, Tome II, p. 468.

24. D. Ricardo, *The Principles*, *op. cit.* note 8, p. 197.

Figure 1 Say, Keynes et au-delà



Cette figure représente les trois formes de l'équation $Y = D(Y)$:

- (a) Keynes. $D(Y)$ est quelconque et il en est, donc, de même de l'équilibre Y^* .
- (b) Say. $D(Y) \equiv Y$, l'équilibre se définit sans référence à la demande.
- (c) Au-delà. La fonction de demande vérifie $D(\bar{Y}) = \bar{Y}$, et l'équilibre est atteint pour $Y^* = \bar{Y}$.

4.2.1 Say, Keynes et au-delà

Chacun connaît le rejet de la loi de Say par Keynes et sa détermination de l'équilibre : *Production (ou Revenu) = Demande*. Le revenu n'est pas nécessairement transformé en demande. A l'inverse, à un revenu Y correspond une fonction de demande $D(Y)$, généralement différente de Y . Comme on sait, $D(Y)$ est la somme de la consommation et de l'investissement. L'équilibre keynésien est défini par :

$$Y = D(Y) \quad (1)$$

Dans le cas de la loi de Say, la fonction de demande s'écrit : $D(Y) \equiv Y$. Ainsi, l'équation *production = Demande* devient une identité et est vérifiée pour toute valeur de Y . Il y a pleine utilisation du capital, car les entreprises n'ont aucune contrainte de débouchés :

$$Y = \bar{Y}$$

A notre point de vue, les deux attitudes, celles des tenants de la loi des débouchés et celle de Keynes sont critiquables. La thèse des débouchés ne laisse pas de place à la crise et Keynes écarte l'équilibre normal.

On ne peut que suivre Keynes lorsqu'il affirme que le revenu n'est pas nécessairement intégralement dépensé : Il existe une fonction de demande $D(Y)$ non identique à Y . Mais il existe des mécanismes qui font converger l'économie vers l'équilibre normal (vers la pleine utilisation du capital), sous certaines conditions. Cette vision met en jeu les mécanismes monétaires et ne peut vraiment trouver sa justification que dans un modèle avec *création-destruction* de monnaie. On peut, cependant, en donner une première formulation par référence à la fonction de demande. La fonction de demande $D(Y)$ n'est pas quelconque comme chez Keynes, mais vérifie la condition supplémentaire :

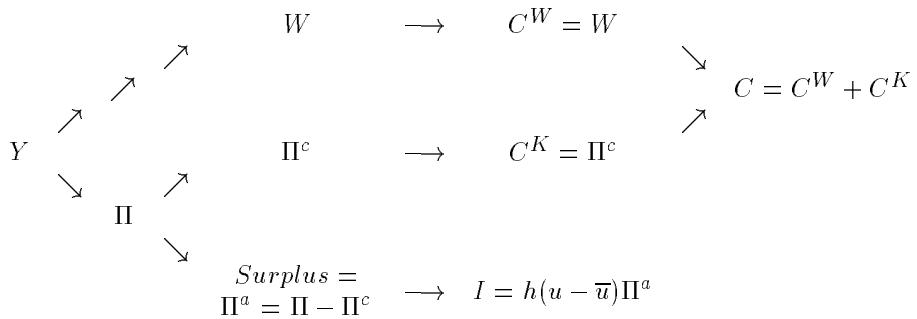
$$D(\bar{Y}) = \bar{Y}$$

Avec cette condition, l'équation 1 a une racine Y^* évidente $Y^* = \bar{Y}$.

Ces distinctions sont présentées schématiquement sur la figure 1.

4.2.2 Le modèle d'utilisation conditionnelle du surplus

On va maintenant donner un contenu spécifique aux suggestions concernant le dépassement de la querelle des débouchés, introduites dans la première sous-section ci-dessus. Il s'agit de spécifier la fonction $D(Y)$ dans une forme qui reflète le plus directement possible la démarche classique. Le concept que nous utilisons à ce propos est celui d'“utilisation conditionnelle du surplus”. Ce mécanisme peut être représenté schématiquement de la manière suivante :



Le revenu total Y est la somme des salaires W et des profits Π . Les salaires sont entièrement consommés : $C^W = W$. Les profits sont partagés en deux fractions : 1) Π^c est entièrement consommé ($C^K = \Pi^c$), et 2) le reste constitue le surplus dont l'utilisation est “conditionnelle”. La fonction $h(u - \bar{u})$ est une fonction croissante de son argument, avec $h(0) = 1$ (u est le taux d'utilisation du capital fixe et \bar{u} sa valeur normale ou optimale, de l'ordre de 80%). Si le niveau d'activité est faible ($u < \bar{u}$), le surplus n'est pas pleinement utilisé pour l'investissement. Si le niveau d'activité est élevé ($u > \bar{u}$), l'investissement est plus grand que le surplus.

Comment ces déséquilibres sont possibles, et pourquoi l'utilisation normale du capital correspond à l'égalité de l'investissement et du surplus, sont des questions qui sont évidemment reliées aux mécanismes monétaires.²⁵

4.2.3 Équilibre et stabilité

Dans l'étude des phénomènes de proportions, on a distingué les questions de l'équilibre et de sa stabilité. Il convient de faire de même vis-à-vis de la dimension.

L'étude de la stabilité de l'équilibre en dimension est liée aux problèmes du cycle industriel et de la crise. La stabilité en dimension de l'économie est soumise à conditions. L'étude de ces conditions révèle pourquoi, dans certaines circonstances, les “choses se passent bien” en ce qui concerne le niveau d'activité (c'est-à-dire que l'économie gravite autour de l'équilibre normal). Elle indique aussi pourquoi, en d'autres circonstances, cet équilibre est instable (surchauffe, récessions, et stagnation s'enchaînent) (cf. G. Duménil, D. Lévy, “Stability and Instability in a Dynamic Model of Capitalist Production”, in W.

25. On a insisté dans ce qui précède, sur l'utilisation conditionnelle du surplus, c'est-à-dire du nouveau capital qui s'investit. Il ne faut pas oublier le problème de l'utilisation du capital déjà accumulé. $u < \bar{u}$ décrit une utilisation inférieure du capital fixe, mais dans cette situation, également moins de capital circulant est engagé dans la production. Il y a une utilisation conditionnelle du capital, en général, et pas seulement du surplus.

Semmler (ed.), *Competition, Instability, and Nonlinear Cycles*, Berlin : Springer Verlag, 1986, p. 132-169 et "The Macroeconomics of Disequilibrium", *Journal of Economic Behavior and Organization*, VIII (1987) p. 377-395.

De plus, en liant les lois tendancielles aux conditions de stabilité on peut saisir pourquoi la production capitaliste évolue toujours historiquement aux limites des conditions de stabilité en dimension (cf. G. Duménil, D. Lévy, "The Classical Legacy and Beyond", *Structural Change and Economic Dynamics*, II (1991) p. 37-67).

4.3 LA MONNAIE

Dans un modèle keynésien, la loi de Say n'est pas vérifiée. Cependant, à l'équilibre keynésien, tous les revenus sont dépensés (cf. équation 1), en particulier, tout le surplus. Dans ces conditions, se limiter à l'étude de l'équilibre, comme le fait Keynes, évite bien des embarras.

Si l'on désire étudier également le déséquilibre, comme c'est le cas dans nos modèles concernant le cycle industriel et la crise, il faut faire intervenir les phénomènes monétaires. Affirmer, par exemple, que le surplus peut différer de l'investissement, c'est admettre la possibilité d'une thésaurisation positive ou négative: moins ou plus que le revenu est dépensé. Cette possibilité peut déjà s'exprimer dans une économie monétaire dont sont exclus les mécanismes du crédit. La monnaie peut entrer ou sortir de la circulation et c'est là le sens premier du terme thésaurisation. Dans une économie de crédit, la monnaie peut de surcroît être créée ou détruite, et la thésaurisation, telle qu'on vient de l'envisager, se couple avec des phénomènes d'ouverture de nouveaux crédits et de remboursements.

Différentes modalités des mécanismes de création monétaire peuvent être envisagées, décentralisées ou centralisées :

1. Le système bancaire dans son ensemble est le principal *créateur-destructeur* de monnaie. Il est soumis à des contraintes institutionnelles relatives à la stabilité macro-économique du système : la nécessité de maintenir l'activité et d'éviter l'inflation.
2. Les entreprises disposent elles-mêmes d'une capacité étendue à régler le niveau de leurs transactions par le crédit qu'elles accordent à leurs clients. Elles sont stimulées dans ce sens par tout déséquilibre au niveau de la demande qui les poussent à assouplir ou restreindre leurs facilités.

Le comportement des prêteurs, des créateurs de monnaie, est toujours anticyclique : les entreprises prêtent davantage lorsque la demande stagne et les banques ont une attitude plus restrictive en période de surchauffe (du fait de l'inflation).

On peut également penser que le comportement des emprunteurs vis-à-vis de la consommation finale est anticyclique (ou, plutôt, moins cyclique que la production) car les séries de consommation sont beaucoup plus régulières que celles du revenu (des ménages et de l'État). C'est cette même idée qui justifie que, dans un modèle keynésien, la propension à consommer est inférieure à l'unité. Avec $D(Y) = cY + a$, si le revenu est inférieur au revenu d'équilibre ($Y < Y^*$), $D(Y)$ est plus grand que le revenu ($D(Y) > Y$). L'inverse est vrai lorsque le revenu est supérieur au revenu d'équilibre.²⁶

26. C'est ce caractère anticyclique de la demande qui assure la stabilité des modèles dynamiques keynésiens : le modèle dynamique $D_t = cY_{t-1} + a$, $Y_t = D_t$, est stable si $c < 1$, et instable si $c > 1$.

La demande de consommations intermédiaires est, évidemment, ni plus ni moins cyclique que la production (abstraction faite des demandes spéculatives de matières premières).

En ce qui concerne la demande, ce qui met la stabilité en danger est, en fait, la flexibilité qui existe au niveau de l'investissement.²⁷ Il suffit de comparer les séries d'investissement aux séries de consommation pour se rendre compte de toute la différence. C'est aussi pourquoi Keynes traita différemment la consommation et l'investissement. Le crédit pour l'investissement est *procyclique*. Si la demande est forte aujourd'hui (et donc la production pour la satisfaire: $u > \bar{u}$), on investit rapidement pour faire baisser u dans le futur. Bien que ce comportement ait une finalité anticyclique à long terme, il est bien procyclique dans le court terme, car une demande forte, par exemple, débouche sur un accroissement de la demande (de biens d'investissement, d'abord, puis indirectement, par l'encouragement de la production, de toutes sortes de biens).

La demande d'investissement, fondée sur des processus de *thésaurisation-déthésaurisation, endettement-désendettement* est le mécanisme fondamental instabilisateur de la production capitaliste, du point de vue de la demande.

Dans un système où il est possible de créer de la monnaie, l'investissement n'est pas, *a priori*, limité par la quantité de capital accumulé (la taille du surplus). Les entreprises peuvent emprunter à long terme et dépasser leur contrainte individuelle de capital. En fait, il n'est pas possible de satisfaire toutes les demandes de crédit et les capitalistes doivent être globalement rationnés. On appelle "contrainte de capital", l'effet sur le financement des entreprises de l'ensemble des institutions et mécanismes qui limitent la masse totale de capital et qui assurent, en fin de compte, que dans des conditions normales, l'investissement sera égal au surplus (c'est-à-dire, qui garantit que $D(\bar{Y}) = \bar{Y}$).

L'idée de la contrainte de capital est au cœur de la problématique classique. Le modèle d'accumulation est l'archétype du modèle de contrainte de capital. Le processus classique de la mobilité du capital est vide de sens si la masse totale de capital n'est pas rationnée. On ne "déplace" qu'une ressource dont la quantité est limitée.²⁸

Cette analyse diffère considérablement du point de vue traditionnel. En général, selon l'analyse keynésienne, les problèmes résultent du fait que l'investissement désiré est inférieur au surplus, ce qui crée la nécessité d'une contraction de l'activité. Selon notre analyse, il existe un surplus potentiel déterminé et l'investissement désiré est supérieur à ce surplus. Le rationnement est imposé par le système bancaire. Les difficultés proviennent de la tendance à dépasser la contrainte de capital, ce qui explique pourquoi l'entrée en récession est souvent précédée par la surchauffe.

27. La stabilité du système n'est pas uniquement fonction des phénomènes de demande. Une variable essentielle est le coefficient de réaction, que nous notons ε dans nos modèles, des entreprises au déséquilibre de l'offre et de la demande, dans leur décision de production. Il détermine la propension des déséquilibres de demande à se propager dans le système productif.

28. Cette contrainte de capital classique différencie clairement la pensée classique des modèles keynésiens, où l'investissement est limité par la demande, ainsi que des modèles néo-classiques (comme celui de Jorgenson) dans lesquels l'investissement est borné par les rendements.

CONCLUSION

Au cœur de l'analyse classique se trouve un équilibre de long terme par mobilité du capital, qu'il faut opposer au modèle walrasien d'équilibre de court terme par les prix. Sur la base de cette distinction, on peut préciser la spécificité du rôle de la demande dans la pensée classique :

1. Lorsque l'équilibre classique prévaut, dans le modèle néo-ricardien de base (production simple et absence de ressources non reproductibles), les prix sont indépendants des quantités donc de la demande. Ils se calculent à partir de la technique et d'une variable de répartition. Mais cette propriété n'est pas générale, et elle ne s'étend pas aux modèles de production jointe et de rente.
2. Le véritable signe de reconnaissance de l'équilibre classique (en suivant Sraffa) est que la donnée des quantités (d'intrants et d'extrants, y compris les quantités de ressources non reproductibles employées) permettent de calculer les prix d'équilibres, indépendamment de toutes grandeurs marginales.
3. Le rôle de la demande dans la pensée classique est crucial dans l'étude du déséquilibre (du processus opératoire qui conduit à l'équilibre sous certaines conditions) :
 - Du point de vue des valeurs relatives des variables, c'est-à-dire des *proportions*, les fonctions de demande sont un élément indispensable de l'analyse classique.
 - Du point de vue du niveau général d'activité, c'est-à-dire de la *dimension*, la demande globale est déterminée :
 - a) dans un modèle d'accumulation à partir du surplus (l'excédent du profit sur la consommation financée par le profit), par l'utilisation conditionnelle du surplus.
 - b) dans un modèle avec *création-destruction* de monnaie, c'est-à-dire crédit, par les règles de mise en œuvre de la contrainte de capital (le fait que le pouvoir d'achat disponible pour l'investissement est limité par le système bancaire).

Contents

INTRODUCTION	1
1 - ÉQUILIBRE ET DÉSÉQUILIBRE	2
1.1 L'ÉQUILIBRE SANS LA DEMANDE	2
1.2 LA DEMANDE DANS LE DÉSÉQUILIBRE	3
1.3 LES QUATRE TERMES	5
2 - L'ÉQUILIBRE CLASSIQUE DE LONG TERME	6
2.1 LE PROBLÈME DES RENDEMENTS CHEZ LES CLASSIQUES	6
2.1.1 La rente	6
2.1.2 Les rendements décroissants	7
2.1.3 Les rendements dans le court terme	7
2.2 LES MODÈLES NÉO-RICARDIENS	8
2.2.1 Production simple	8
2.2.2 Production jointe	8
2.3 LE PROJET DE SRAFFA	8
3 - DÉSÉQUILIBRE EN PROPORTIONS	9
3.1 LA DEMANDE DANS LA FORMATION DES PRIX	9
3.1.1 La mobilité du capital	10
3.1.2 Le rôle de la demande	11
3.1.3 Concurrence intra ou interbranche	12
3.2 LA DEMANDE DANS LES MODÈLES DE CONVERGENCE	12
3.2.1 Le caractère général du modèle	12
3.2.2 Les composantes de la demande	13
3.2.3 La forme de la concurrence	14
4 - DÉSÉQUILIBRE EN DIMENSION	14
4.1 LES DÉBOUCHÉS	14
4.2 L'UTILISATION CONDITIONNELLE DU SURPLUS	15
4.2.1 Say, Keynes et au-delà	16
4.2.2 Le modèle d'utilisation conditionnelle du surplus	17
4.2.3 Équilibre et stabilité	17
4.3 LA MONNAIE	18
CONCLUSION	20